

L'AMER ORANGE

TEODORO GILABERT



L'AMER ORANGE

roman



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2012
ISBN : 978-2-283-02608-3

À Carole

L'amer orange

L'entrée de la calanque d'Enriou ne pose pas de problème même par fort mistral. Au milieu, la profondeur est de dix mètres. Faire attention aux roches affleurantes du côté est. Une fois dans la calanque, faire route sur la maison orange de forme cubique située au nord-nord-est à vingt mètres au-dessus de la plage. La calanque est parfaitement protégée du mistral et des vents d'est. Le mouillage face à cet amer remarquable est de bonne tenue sur des fonds sableux, en restant au moins à une cinquantaine de mètres de la plage. Les bateaux à faible tirant d'eau pourront s'amarrer sur la falaise située à l'ouest de la calanque. Ce mouillage, à

cinq milles du Vieux-Port de Marseille, très fréquenté l'été, reste pittoresque.

(Instructions nautiques
pour la plaisance, 1995)

Une maison orange accrochée à la falaise de calcaire, au milieu d'une garrigue qui peine à se maintenir face aux assauts du vent salé, constitue le meilleur amer qu'un marin puisse espérer. Il s'impose au regard comme le seul élément humanisé dans une composition organique et minérale se révélant abstraite pour qui vient de la mer.

On se dit qu'il s'agit d'un paysage idéal pour un peintre moderne. On pense à Nicolas de Staël ou à Kandinsky. La maison est trop récente pour que Cézanne se soit confronté à la question de sa représentation, mais on imagine bien comment il aurait pu jouer des couleurs et des formes, en géométrisant ce paysage où la nature et l'homme se répondent dans une harmonieuse violence. J'ai vu ce bâtiment la première fois pendant l'été 1988 lors d'une mini-croisière en pointu au départ de Marseille. Nous avons exploré toutes les calanques pendant

une semaine, jusqu'à Cassis. Nous dormions à la belle étoile ou sous les voiles, à même le pont du bateau. Ce confort minimaliste avait le pouvoir de renforcer notre sentiment amoureux et le contact direct avec les éléments naturels éliminait toutes les interférences qui détournent un couple de l'essentiel, pourtant si rare : s'aimer sans retenue ni contrainte.

Notre amour, même renforcé par ce brutal retour à une nature oubliée depuis longtemps, n'avait pas tenu jusqu'à la fin des vacances d'été.

Je n'ai jamais cherché à revoir Carole après notre rupture, et j'ai fait tout mon possible pour l'oublier.

Pour oublier aussi l'autre femme, celle qui a détruit, sous le soleil provençal, cet amour apparemment si solide.

Pour oublier que tout était de ma faute.

Pour oublier mes regrets inutiles.

Carole et moi nous étions promis d'acheter cette maison le jour où nous en aurions les moyens, pour inscrire dans l'éternité les instants vécus sur notre pointu en ayant une vue plongeante sur le lieu de nos ébats

indécents. Bercés par le roulis, seuls au monde au milieu d'un des mouillages les plus réputés de Méditerranée.

Nous avons vingt-cinq ans et encore à peine un mois à vivre ensemble.

Vingt ans après, malgré tous mes efforts, je n'avais pas réussi à l'oublier. Son absence ne me faisait apparemment plus souffrir, mais j'en gardais une blessure profonde et secrète.

Le désir d'habiter dans la maison orange ne m'a jamais quitté et je pouvais réaliser ce projet seul.

Même en faisant des économies substantielles, mon salaire de professeur ne m'aurait pas permis de financer l'achat d'une propriété située dans un cadre aussi exceptionnel. J'avais pourtant la ferme intention d'y résider un mois ou deux pendant l'été car j'étais persuadé que, là, je pourrais enfin me consacrer à l'écriture. Chez moi, à Nantes, impossible de m'extraire de mon univers quotidien pour me placer en position d'écrivain. Tous mes textes finissaient à la corbeille, j'avais l'impression d'avoir en permanence, inscrit en filigrane rouge, la

mention « professeur de lettres » sur mes feuillets. J'étais sûr que cela constituait un handicap sérieux pour prétendre à une carrière littéraire.

Une grande partie des écrivains est constituée d'enseignants et certains d'entre eux ont assez de talent pour faire oublier leur profession. Ceux qui réussissent réellement dans cette entreprise difficile quittent d'ailleurs leur métier au plus vite, pour ne plus y revenir. Il paraît que les éditeurs et les libraires repèrent les livres de profs dès les premières pages.

En fait, les enseignants sont mal perçus par les gens extérieurs à leur milieu. Trop souvent persuadés de détenir la connaissance. Trop de vacances aussi. Et surtout trop de livres écrits pendant ces mêmes vacances, submergeant immanquablement les maisons d'édition à chaque rentrée de septembre. Seuls les correcteurs apprécient les professeurs pour la qualité de leur orthographe.

Mon projet d'écriture étant presque autobiographique, le défi devenait donc encore

plus ambitieux. Écrire la vie d'un prof sans écrire comme un prof.

Pour y parvenir, la seule solution consistait à m'immerger dans un milieu étranger au mien. L'amer marseillais me semblait remplir idéalement cette fonction.

J'avais donc profité des vacances de Pâques pour aller en repérage afin de savoir si la maison existait encore, avait échappé à l'application draconienne de la loi littorale et si je pourrais la louer pendant l'été.

Je suis parti par la terre, sac au dos, avec ma carte topographique au 1/25 000^e. Une méthode certes peu orthodoxe pour rechercher un amer, mais je suis un piètre navigateur, notamment en solitaire. Pas un grand marcheur non plus, et j'ai souffert avant de déboucher sur la plage de la calanque d'Enriou, après deux heures à crapahuter sous le soleil déjà puissant du mois d'avril. Je me suis alors offert une superbe vue en contre-plongée sur le fameux bâtiment. Vingt ans après, j'aurais pu être déçu et trouver la maison qui me faisait tant rêver banale et laide. Au contraire, elle était d'un orange plus éclatant encore que celui gravé dans ma

mémoire. Cette couleur bousculait l'harmonie du paysage et allait à l'encontre des politiques mises en œuvre pour préserver le caractère naturel des sites tels que la calanque d'Enriou. Pas facile de dater la construction de cette maison d'apparence neuve mais qui relevait des principes du Mouvement moderne, donc en théorie des années 1930. C'est sûrement cette référence limpide à Le Corbusier qui me séduisait dans ce bâtiment aux formes épurées.

Construction sur pilotis, toit terrasse, fenêtres en longueur autorisées par l'utilisation du béton armé qui permettait de rendre les façades indépendantes de la structure porteuse, tout en offrant une grande liberté pour les aménagements intérieurs en raison de l'absence de murs porteurs...

J'entendais Carole m'expliquer les bases de cette architecture et buvais ses paroles avec encore plus de plaisir et d'intérêt que vingt ans auparavant.

Elle habitait depuis des années dans la Cité radieuse de Marseille : La Maison du Fada.

Le Fada, c'était Le Corbusier, très en avance sur son temps, et donc un peu fou aux yeux des Marseillais.

Devenue experte dans ce domaine, elle m'en avait enseigné les fondamentaux.

Avant de la connaître, j'appréciais intuitivement les lignes et les volumes des constructions, comme ceux d'une sculpture. C'est ainsi que j'étais tombé sous le charme de la *Casa Malaparte*, d'abord entrevue au cinéma dans *Le Mépris*, puis à Capri, dans son milieu naturel. Grâce à Carole, je possédais désormais une grille de lecture et un vocabulaire me permettant de porter un regard plus réflexif sur l'architecture moderne et contemporaine.

C'est aussi pour cela que je ne parvenais pas à oublier cette femme qui m'avait appris à voir autrement.

Chaque fois que je regardais un bâtiment au style un tant soit peu moderne, je pensais à elle.

En éduquant mon regard, elle avait trouvé le moyen imparable de se rendre inoubliable.

L'amer était vide, d'après ce que j'avais aperçu à travers les fenêtres sans volets. Pas de boîte à lettres, ni de nom sur la porte. Rendre la maison habitable pour l'été supposait d'y faire un grand ménage et d'apporter quelques meubles, rien d'insurmontable pour quelqu'un de motivé.

Une fois rentré à Marseille, je me suis rendu au service du cadastre pour obtenir le nom du propriétaire et négocier une location pour l'été.

J'ai alors appris que tous les terrains qui bordaient la calanque avaient été achetés par le Conservatoire du littoral et que la maison venait d'être repeinte par le service des phares et balises. Elle ne devait sa survie qu'à sa fonction d'amer qui la rendait désormais indestructible. Elle était sur tous les guides et cartes marines et constituait un élément essentiel pour la sécurité des navires.

J'ai donc pris rendez-vous avec le responsable de cette administration pour lui expliquer que je souhaitais m'installer dans la maison orange pour écrire un roman. J'ai même légèrement menti en disant qu'elle

en serait le sujet principal. Pas question d'avouer que j'avais seulement l'intention de profiter du calme de la calanque pour écrire une autobiographie romancée. Le fonctionnaire, tombé lui aussi sous le charme du lieu, avait été séduit par mon projet. L'amer serait mis à ma disposition gracieusement par le service des phares et balises qui se lançait pour la première fois dans une opération de partenariat culturel. J'avais même promis à mon mécène de lui envoyer un exemplaire de ce roman que je ne comptais pas écrire et dont j'avais tout de même donné le titre provisoire : *L'Amer orange*.

Il était emballé par ce titre qui risquerait néanmoins d'intriguer les non-marins. Il faudrait, selon lui, donner quelque part la définition d'un amer, après avoir suscité la curiosité du lecteur.

AMER n. m. (néerl. *merk*, limite). MAR. Objet, bâtiment fixe et visible situé sur une côte et servant de point de repère pour la navigation.

(*Petit Larousse illustré*, 2000)

Le Bonne Mère, 10 juillet 2008

Pour jouer l'aventurier, j'avais d'abord pensé me rendre dans l'amer orange à pied. À cette fin, j'avais réduit mon équipement bureautique au strict minimum en faisant l'acquisition d'un netbook doté d'une clé 3G+ offrant une connexion Internet presque sans limite. Cet ordinateur ultraportable constituait l'outil idéal pour écrire un roman dans une calanque isolée, non raccordée aux différents réseaux : téléphone, électricité, eau... J'ai vite déchanté lorsque j'ai compris, une fois passée l'excitation des premiers instants, qu'il ne suffisait pas de glisser le fameux appareil dans mon sac pour incarner l'écrivain retiré du monde.

J'ai alors listé sérieusement le matériel nécessaire :

Un matelas, une table, une chaise.

Un petit panneau solaire pour recharger mes batteries.

Mon netbook et un dictaphone.

Quelques vêtements, si l'occasion de recevoir des visiteurs se présentait, car j'avais décidé d'être un écrivain naturaliste (et pas seulement parce que j'avais lu dans *Le Nouvel Obs* que Bernard-Henri Lévy écrivait presque toujours nu), pour vivre ce séjour comme un retour à une nature que je n'avais jamais vraiment connue.

Un réchaud à gaz, une bouteille de rechange.

Des vivres et de l'eau pour sept semaines.

Cela s'apparentait davantage à un ravitaillement de croisière au long cours qu'au contenu d'un sac à dos.

Il me fallait aussi une longue-vue pour observer la vie alentour, et un appareil photo avec téléobjectif. Depuis le début, je percevais l'ambiguïté de ma démarche. Je souhaitais m'isoler du monde, tout en restant en contact, mais à une distance suffisamment

protectrice. Ayant fait depuis longtemps du paradoxe un mode de vie, je ne m'inquiétais aucunement de cette situation.

J'avais d'abord pensé partir sans livres, autant pour limiter le poids et le volume de mon déménagement que pour accentuer l'effet de rupture avec mon univers habituel. J'y ai finalement renoncé, mais en limitant drastiquement mon éclectique bibliothèque de calanque.

Le Cours de navigation des Glénans, vieux souvenir d'un stage effectué dans cette vénérable institution de l'apprentissage de la voile. J'ai oublié les gestes techniques, il ne me reste que les mots et quelques images. Cette bible maritime me permettrait de mieux appréhender le monde dans lequel je m'installais.

Mon *Petit Larousse illustré*, fidèle vademecum lourd et encombrant, mais je déteste les dictionnaires numériques. Impossible d'écrire sans sa présence rassurante.

Pas d'autres romans que *Typhon* de Conrad, un livre léger et pratique pour la plage, afin de me donner un indispensable recul historique.

Les *Lettres à un jeune poète* de Rilke, dans une version bilingue, et les œuvres complètes de Baudelaire.

Et aussi *La Longue Route* de Moitessier, incontournable livre culte des navigateurs qui viendraient mouiller dans ma calanque.

Pour acheminer tout ce matériel, la voie maritime s'imposait. J'ai donc négocié avec un pêcheur sur le Vieux-Port afin d'organiser un transport jusqu'à la calanque, à bord de son pointu, le *Bonne Mère*. Je l'ai également chargé de me livrer quelques provisions fraîches au bout de trois semaines. Le marin m'a pris pour un fêlé, mais en cinquante années de navigation à Marseille, il en avait vu de pires que moi.

« Et pas seulement des touristes ! »

J'étais donc rassuré. En préparant mes réserves dans les épiceries et shipchandlers, j'avais l'impression de partir pour un tour du monde en bateau. Sans même avoir quitté Marseille, j'étais déjà ailleurs, loin de la terre ferme et du métier de professeur de lettres que j'exerçais encore une semaine auparavant, en pleine immersion dans les

jurys de bac. La magie portuaire fonctionnait à merveille, j'étais satisfait et manifestement sur une bonne voie, censée me défaire de mon habit d'enseignant, afin d'écrire avec le recul nécessaire la vie d'un prof qui me ressemblait beaucoup. Ce raisonnement tordu, à la rigueur illogique, s'imposait à moi et je suivais fermement mon intuition sans me poser trop de questions.

Jusqu'à présent, j'avais essayé de mener une vie cohérente, de trouver une ligne directrice, mais force était d'admettre que cette méthode conduisait souvent à l'échec.

Seule ma vie professionnelle était une réussite, surtout après avoir officiellement renoncé aux lettres classiques pour me recentrer sur les lettres modernes. L'abandon du latin et du grec après vingt années de carrière avait été une libération. Je ne supportais plus les auteurs de l'Antiquité, surtout quand il fallait les traduire avec des adolescents dont les centres d'intérêt étaient fort éloignés des sujets évoqués. Mon absence de conviction avait fini par déteindre sur mes élèves. Quelques années

auparavant, je parvenais à les captiver avec de grandes gesticulations pédagogiques, sans y croire pour autant. Et puis un jour j'ai craqué, j'ai fini par afficher mes doutes et même parfois mon aversion pour les langues anciennes. À partir de ce moment-là, c'était fini, j'avais perdu toute crédibilité, et le contrôle de mes classes. C'était un peu le bordel, il faut l'avouer, et le proviseur, craignant pour la réputation de son établissement, m'a proposé de me cantonner aux lettres modernes. Depuis, je suis redevenu un professeur enthousiaste, et j'essaie de me convaincre que c'est peut-être là l'essentiel.

Quant à ma vie sentimentale, elle était marquée par une série d'échecs manifestes entrecoupés de rares mais splendides réussites. Un bilan plutôt négatif que je comptais enjoliver en essayant d'écrire un roman librement inspiré de mon expérience. À défaut d'intéresser un éditeur et aussi quelques lecteurs, je voyais dans cette entreprise un exercice intellectuel stimulant et une source de plaisir aux vertus probablement thérapeutiques.

Le Bonne Mère, sans doute aussi vieux que son capitaine, s'échoua en douceur sur la plage d'Enriou et je déchargeai ma cargaison sur le sable avant de la transporter jusqu'à l'amer orange.

Lorsque le pointu s'est éloigné, me laissant seul avec mes paquets, j'ai brutalement perçu la folie de mon projet. Sentiment renforcé lorsqu'il fallut monter le tout en haut de la falaise de calcaire en plein soleil.

L'installation dans l'amer fut plus jubilatoire, et lorsque j'ai enfin pu m'asseoir à ma table de travail, face à la fenêtre ouverte sur la calanque, j'ai compris que j'allais vivre là des moments d'exception.

J'ai essayé la longue-vue, installée sur un énorme trépied de bois. Je l'avais trouvée bien lourde à porter, mais elle se révélait d'une redoutable efficacité. Je pouvais voir tout ce qui se passait sur les bateaux au mouillage pour la nuit, comme si j'étais à leur bord. J'ai même été gêné dans un premier temps par la violation de l'intimité permise par cet engin, au point de détourner les yeux dès que les personnes observées

regardaient dans ma direction. Je me suis convaincu qu'elles ne pouvaient pas me voir sans jumelles ou longue-vue, ce qui m'offrait une certaine impunité.

Je n'étais pas venu dans cette calanque afin d'observer les autres, mais pour me livrer à un travail d'introspection devant déboucher sur un roman autobiographique.

J'ai donc commencé dès le premier soir l'écriture du récit librement inspiré de mes aventures estudiantines. Le changement de lieu de travail me soulageait du malaise ressenti dans mon bureau nantais, lorsque je m'écartais de la vérité. J'étais devenu soudainement un écrivain, dépourvu de complexes ou de scrupules, perdant toute inhibition et toute pudeur. Ce sont les batteries de l'ordinateur qui ont lâché au milieu de la nuit, avant mon inspiration et ma motivation. Jusque-là, l'écriture avait réussi à détourner mon regard des bateaux au mouillage, pourtant situés juste devant ma fenêtre. Lorsque j'ai arrêté mon travail, je ne voyais plus qu'une forêt de mâts éclairés d'un feu blanc. Comme la longue-vue ne permettait pas de voir dans

la nuit, j'ai quitté mon poste d'observation pour un matelas gonflable et me suis offert une superbe première nuit dans l'amer orange.

Le Dolce Vita, 14 juillet

Le matin, les bateaux quittent le mouillage tôt pour poursuivre leur route, puis la calanque est vide jusqu'à midi, heure d'arrivée habituelle des plaisanciers.

Ensuite, c'est la première des navettes touristiques proposant un circuit de découverte au départ de Marseille jusqu'à Sormiou ou Cassis. Elle fait des vagues et diffuse un commentaire enregistré, désagréable lorsqu'il est répété chaque jour.

« La calanque d'Enriou est une des plus sauvages de Méditerranée. Les règles d'urbanisme y sont strictes et il n'y aura jamais d'autres constructions que la maison orange en haut de la falaise. Elle n'a pas été détruite

car elle constitue un point de repère pour les navigateurs... »

À ce moment, je savais qu'il y avait une centaine d'yeux braqués sur l'amer orange, prêts à détruire à distance cette verrue plantée au milieu d'un cadre idyllique. Subir chaque jour ces regards réprobateurs, débordants de bonne conscience écologique mêlée à une inévitable jalousie, c'est éprouvant. Je ne pouvais que me sentir coupable ou au moins complice d'une grave atteinte à l'environnement. Ce sentiment de culpabilité s'évaporait dès que la vedette s'en allait, entraînant mes scrupules dans son sillage. Elle laissait place illico à l'immense satisfaction de me sentir privilégié et envié de ces pauvres vacanciers me prenant pour l'heureux mais indécent propriétaire de cette maison de rêve.

Il y a vingt ans, la calanque était plus tranquille, uniquement habitée par Carole et moi. À moins que ma mémoire n'ait retenu que sa douce présence, gommant tous les éléments parasites ?

Face à une telle animation et à la résurgence incontrôlable du souvenir de Carole,

il fallait que je m'organise afin de me concentrer sur l'écriture du roman. J'alternerais des périodes de travail sur ordinateur avec une veille attentive de la vie de la calanque grâce à ma longue-vue. Le respect de cette alternance était imposé par la nécessité de recharger les batteries du netbook avec le panneau solaire, surtout si je voulais travailler la nuit. Je trouvais très sain ce rythme dicté par le soleil qui faisait de moi une sorte d'écrivain primitif, nu dans sa cabane, mais disposant de technologies informatiques et optiques sophistiquées. J'ai d'abord partagé mon temps de façon égale entre l'écriture et l'observation de ce microcosme en constante évolution. Puis j'ai ressenti une lente désaffection pour l'autobiographie qui tardait à aboutir. J'aimais pourtant cette sensation de vertige que l'on éprouve en écrivant, à la fois liée à la crainte du vide et à celle du déséquilibre. J'aimais croire un instant que je n'arriverais pas à rebondir dans la narration et finalement retomber sur mes pattes, tel un chat écrivain. Ce qui se jouait à l'extérieur de mon amer orange était bien plus

passionnant que mes amours lycéennes du Quartier latin. J'ai ainsi fini par douter de l'intérêt de mon entreprise littéraire et par lâcher prise petit à petit, sans abandonner totalement.

J'ai vite compris que l'un des secrets de l'écriture réside dans la discipline que l'on s'impose. Tôt le matin, relecture et correction des écrits de la veille. Ensuite, observation de la calanque et enregistrement du commentaire sur le dictaphone pendant que les batteries se rechargeaient au soleil. Il me restait alors environ cinq heures d'autonomie pour écrire, à répartir entre la soirée et le lendemain matin.

Tout dépendait donc de la qualité de l'ensoleillement.

Au départ, je pensais que le soleil m'empêcherait de travailler, que je serais tenté de sortir de mon amer surchauffé, naturellement attiré par la plage et l'eau translucide. Finalement, ce fut le contraire. Dans la maison en béton bien ventilée, la température était agréable alors que je ne pouvais pas rester longtemps dehors en plein soleil. Et puis épier à distance m'offrait, au-delà de

la discrétion, une objectivité qui m'aurait manqué si j'avais été sur la plage, au milieu de ceux que je souhaitais étudier.

Tous les soirs, je retranscrivais consciencieusement mes observations, sans me soucier de la forme que cela prendrait.

Roman? Analyse sociologique, anthropologique? Recueil de nouvelles?

Dans un premier temps, cela se rapprochait plutôt d'un journal de bord accompagné de nombreuses digressions.

Mener deux travaux d'écriture simultanément n'était pas compliqué. Je passais de l'un à l'autre en fonction de mon humeur et des événements extérieurs. Je m'étais fixé un nombre de pages à écrire pendant mon séjour de sept semaines. J'étais optimiste et pensais, à défaut de pouvoir achever mon texte dans la calanque, au moins rentrer à Nantes avec un premier jet qu'il suffirait ensuite de corriger. J'avais donc effectué un savant calcul. Quarante-neuf jours au rythme de quatre pages quotidiennes, cela donnait un roman de deux cents pages.

Si j'avais respecté mon planning, cela aurait pu être jouable, mais au bout d'une

semaine, j'ai senti que je ne tiendrais pas le rythme.

J'étais tellement occupé que j'avais perdu la notion du temps. C'est l'illusion de l'embarquement d'un petit canot à moteur ceinturé de fusées rouges de détresse qui m'a rappelé que nous étions la nuit du 14-Juillet. Je connaissais ce bateau qui venait tous les jours, une sorte de copie ratée et hétéroclite de Riva italien, réalisée en contreplaqué. Je connaissais aussi ses passagers que j'avais surnommés Marius et Jeannette par facilité, même s'ils ne ressemblaient pas aux personnages du film de Robert Guédiguian. Marius était probablement un ancien des chantiers de la Ciotat qui avait bénéficié d'une avantageuse préretraite au moment des licenciements massifs. La peinture bleue du *Dolce Vita* provenait de bidons fauchés sur un navire en construction, une pratique courante dans la Navale. Pour le contreplaqué, je n'en savais rien, ce matériau est peu utilisé sur les tankers ou les paquebots, mais cela sentait la récup' à plein nez. Marius n'était pas menuisier, car le *Dolce Vita* n'avait rien du chef-d'œuvre

construit avec amour et patience par un maître ouvrier pendant ses congés. Peut-être mécanicien ou soudeur? Des pièces, assemblées sans aucun souci d'esthétique, provenaient sûrement d'une casse automobile. Pare-brise et rétroviseurs, choisis pour donner un côté sportif à l'embarcation, ne faisaient qu'accentuer sa laideur. Seul le moteur, un rutilant hors-bord Yamaha de 25 cv, inspirait confiance. Pourtant, le bateau ne serait pas en mesure d'encaisser le choc des vagues dans une mer formée. Je n'y connaissais rien en construction navale, mais je sentais que le *Dolce Vita* et ses passagers étaient en danger, des naufragés en sursis.

En ce qui concerne Jeannette, mon imagination était moins fertile. Vendeuse sur les marchés, serveuse dans un restaurant de l'Estaque, ou même entraîneuse dans un bar à marins, elle avait forcément utilisé à des fins professionnelles sa voix redoutable qui portait jusque dans mon amer, en haut de la falaise.

Marius, le roi de la débrouille, avait récupéré des fusées usagées pour offrir à sa

Jeannette un feu d'artifice d'exception. Ce geste m'était d'emblée apparu d'une haute intensité dramatique, comme si toutes ces fusées de détresse constituaient un vrai signal déclenché par Marius. À l'attention de Jeannette? Des autres navigateurs? Ou bien de celui qui suivait discrètement la scène derrière sa lunette depuis l'amer orange?

Pour la première fois, j'avais le sentiment d'être impliqué dans la vie des visiteurs de la calanque. Ce cadre si paisible pourrait être celui d'un drame et le soleil associé à l'eau limpide donnait l'illusion d'un bonheur partagé.

Impliqué, mais pas au point d'intervenir dans la vie de ceux que j'observais, même si j'avais conscience, en ce qui concernait Marius et Jeannette, de ne pas respecter un des principes fondamentaux du droit maritime, celui de toujours porter assistance aux personnes en danger et aux navires en détresse.